

# Années grand-père

IVNA ŽIC

*I've been here many times before.*  
Sophia Kennedy

**E**lle ronfle. La femme allongée sous moi ronfle, elle a ronflé toute la nuit, les mollets blancs dépassent de la couchette, piqûres de moustique, elle sue, je sue, toutes les piqûres à vif, grattées, sparadraps sur les pieds nus, ombres blanches des lanières de sandales, veines bleues, poils qui repoussent, odeur flottante d'haleine, et acré des aisselles.

Plus de nuit.

Je me redresse, le plafond est trop bas, mais les contorsions du corps n'ont bientôt plus beaucoup d'importance, depuis douze heures qu'il est en route, une fois encore, en manque de sommeil, une fois encore ce trajet, interminable, indifférent, simplement répété, dans la durée, ces douze heures familières, où vont-elles se loger ces presque douze heures réitérées, elles s'entassent quelque part dans ce corps courbé, fourbu, elles s'amoncellent, oublie-le, efface-le et les trajets aussi. Cent fois, cinq cents peut-être, ou simplement beaucoup, beaucoup de fois, déjà beaucoup trop pour un seul corps, trois fois par an, et puis quatre, et puis rien qu'en été et à Noël, pendant des années, et alors c'étaient immanquablement ces heures et leur compte presque exact qui déterminaient nos déplacements vers, puis loin des autres, depuis ce jour où ils avaient pris les valises, fermé la porte de l'appartement au dernier étage d'une barre d'immeubles à Novi Zagreb, et où les seconds étaient devenus les premiers à s'en aller; depuis ce jour où ma mère m'avait enfilé une jupe jaune à rayures avant d'arrimer mon frère sur son ventre, et où nous étions montés dans cet avion. Bien chargés, bien préparés, bien organisés: un appartement nous attendait, un travail, une place de crèche. On échangeait – la rue que je connaissais bien, tout le quartier, les barres d'immeubles, les grands-parents, la tante en ville, tous les parcs et toutes les excursions, le *sarma* et les poivrons farcis, les petits chocolats et leurs vignettes animaux à collectionner, Zagreb, la ville, et ce pays, qui n'était encore pas du tout ce qu'il allait bientôt devenir, tout cela on me l'avait échangé contre une distance nouvelle et sa valeur, contre le souvenir qui dès cet instant se déroulerait autrement: des rêves en deux langues et des vacances au pas de course, jamais assez de temps pour la famille, les nombreux parents, jamais assez de temps pour une conversation sincère, cours, cours, cours! Pâques, Noël, encore Pâques et déjà Noël, et entre les deux, avant et généralement aussi après, mauvaise conscience, grand écart de langues ou salto de sanglots, et entre les deux une enfance au bord d'un lac, très loin, *anke*, le beurre, *putar* à la maison, et Grüezi, Ade, Merci, Frau Rüedi, les Nadine, les Stéfanie et les Christine, les Rafi à la crèche puis à l'école, et puis des études, plus loin encore, depuis le jour de la jupe jaune à rayures, du frère arrivé au ventre et de nous trois, dans l'avion. Un bref orage, un Coca-cola renversé et puis l'atterrissement à Zurich où notre père attendait déjà, une photo pour l'album de famille, derrière nous en diagonale les lettres RRIVAL ZÜ, le nom de la ville est tronqué, les dernières lettres cachées par une grosse tête en arrière-plan, et le début de l'arrivée coupé par le cadrage, c'est notre zéro, le point cardinal depuis lequel tout part dans deux directions. Les heures entre les deux, et celles qui sans cesse manquent, toutes ces heures forment des tas quelque part, une montagne, dont jamais on ne viendra à bout.

Dehors désormais la banlieue, plus de campagne, le soleil étincelant du matin, les cubes de béton gris, la banlieue puis la ville, elle sera morte à cette heure, le train à moitié vide. Dans un pays en bord de mer, personne ne reste en ville au mois d'août. Le sol est brûlant, partout de la poussière, les fenêtres des HLM sont presque toutes ouvertes, des clim's sont accrochées aux façades, ça et là, des paraboles.

Je me retourne.

Il y a trois jours encore un autre train.

Je me retourne.

Ça commence trois jours plus tôt, je me tourne sur le ventre, sur le dos, sur le flanc, et ça s'arrête, je me retourne, dans un train pour Paris, il y a trois jours, je me retourne dans un TGV violet, le corps brûlant dans un compartiment gelé, autour de moi le silence, je me retourne et dans ce calme je me suis glissée jusqu'aux toilettes, je me suis changée, espérant que personne ne le remarque, comme si ça pouvait intéresser quelqu'un que je me change,

que je sois plus ou moins jolie, ou juste différente, un manque d'assurance qui ne concernait aucun des regards dans le train, en vérité, uniquement le sien.

Je suis étendue sur le dos. Je ne bouge pas.

Pourtant ses mains et ses yeux connaissent par cœur chaque partie de mon corps, connaissent les creux de mes coude, aisselle, clavicule, pourraient dessiner en dormant le contour de mes seins, de mes oreilles, de ma nuque, ses mains sont allées très loin, ont défait et recomposé chacune des parties de mon corps, je me suis changée comme si cette petite décision était en mesure de déterminer toutes les autres, une décision-carapace qui me permettrait de descendre du train avec assurance, un peu plus d'assurance en tout cas. Si j'étais capable d'une décision si nette dans ce train gelé qui me menait à Paris, alors je serais capable d'en prendre une autre, une fois arrivée. Pourtant il n'y avait rien de sûr ni rien d'incertain quand je pensais à nos rencontres, à nos caresses, il y avait moi, il y avait lui, et pas de carapace avec laquelle lutter pour l'un ou pour l'autre, j'en appelais donc à ce changement d'habits, j'en appelaux aux sous-vêtements, à la chemise, au pantalon et aux chaussettes, à chacune des parties de mon corps pour protéger cette rencontre, je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre dans ce compartiment gelé il y a trois jours, à destination de Paris, pour y prendre, peut-être, une décision. Que je connaissais déjà. Depuis longtemps. Je savais que jamais nous ne nous disions au revoir quand on se voyait, qu'on ne le ferait jamais, ici pas plus qu'avant, je savais qu'on ne se trouverait pas la fin, mais que d'une certaine manière c'était fini, déjà passé depuis longtemps. Pourtant j'y allais, malgré tout, il y a trois jours, comme tout ce qui avait eu lieu malgré tout durant cette année écoulée.

Quand le train est entré en gare, j'ai laissé mes conjurations dans le wagon, pas de serments entre nous, pas d'accords timides.

Je me retourne.

Front gras, résidus noirs sous les ongles. Le drap sous moi est râche, mal tendu, trop de tissu, trempé de sueur. Je remonte mon t-shirt, pose le bras sur la monture métallique qui empêche le corps de tomber, elle est fraîche, je suis à moitié nue dans ce compartiment-couchette.

Ça a commencé par un soir très chaud au plus fort de l'été, parmi les nuques et les dos rouge écarlate restés trop longtemps et trop proches les uns des autres sur la plage pendant la journée, et comme ivres le soir sur la promenade, ça a commencé l'été dernier sur l'île de ma grand-mère vers laquelle le train roule maintenant, l'île devant moi tandis que je le laisse, lui, derrière moi, ça a commencé dans la sueur, le parfum et la crème solaire, et ça a commencé avec Hrvoje qui nous a présentés avant de m'inviter à manger avec eux, oui, là, tout de suite, d'une voix forte parce qu'autour de nous le bruit enflait, et on s'était mis en route, on était nombreux, ça a commencé sur la terrasse d'un restaurant bondé, deux dossiers serrés l'un contre l'autre, et à peine assis il se levait, devait fumer, téléphoner, et il a dit: commande-moi quelque chose. Qu'est-ce qu'on commande pour un homme comme lui, il se tenait un peu plus loin sur la promenade, il téléphonait en me regardant passer commande, et j'étais prise d'une envie, d'une incroyable envie de découvrir tout ce que cette île avait à offrir, le poisson frais, les Škampi na Buzaru, le Šurlice, les blettes et les petites pommes de terre, et j'ai commandé pour deux, ça a commencé par une commande le premier soir et il a mangé avec un tel naturel, comme si on avait toujours mangé ces plats-là ensemble. Il plongeait le pain dans la sauce de mes scampis, goûtais mon plat, moi le sien.

(...)

L'été dernier est loin maintenant. Maintenant il fait beaucoup trop chaud, le train n'est pas encore arrivé, dehors une vieille femme regarde par la fenêtre, un petit lac, des bancs dans le parc, et là un homme qui dort sur l'un de ces bancs, maintenant son rêve, maintenant un graffiti sur le mur, un vélo dans un coin, un œuf, un café, maintenant une main sur la hanche, maintenant un avion au-dessus de nous, maintenant on dirait que tout est là, vient après, vient encore: il y a un an, sur mon île, il y a trois jours, hier soir. Je me retourne.

Il y a trois jours me semble maintenant remonter plus loin que tous ces tas d'heures de voyage additionnés, il y a trois jours ne porte aucune répétition, aucune obligation d'y revenir, pas de mauvaise conscience, il y a trois jours n'est plus, il y a trois jours il y avait lui, il y avait lui et moi, peut-être des possibilités, devant nous, il y a trois jours tout ce qui allait venir ne comptait pas encore et n'était pas encore il y a trois jours.

(...)

Extrait de *Die Nachkommende* (Celle qui suit), choisi et traduit de l'allemand par Camille Luscher.

## biblio

### Die Nachkommende

Roman, Berlin, Matthes & Seitz, 2019.

### Le Pacte

Théâtre, trad. par Sima Dakkus, Paulette éditrice, 2010.



PHOTO KATHARINA MANOLOVIC

## bio

**L'AUTEURE** Ivna Žic est née à Zagreb en 1986. Elle grandit à Zurich, fait des études de théâtre, de mise en scène et d'écriture dramatique et collabore depuis 2011 avec différents théâtres en Allemagne, en Suisse et en Autriche – tout en vivant entre Zurich et Vienne, où elle fait partie du Versatorium autour de Peter Waterhouse. Paru en août de cette année, *Die Nachkommende*, son premier roman, s'est trouvé sur les listes de prestigieux prix littéraires d'Autriche et de Suisse. Il offre un gai mélange entre histoire d'amour, roman familial et portrait d'une génération. Une jeune femme y traverse l'Europe en train, de Paris à Zagreb, où elle doit rejoindre sa famille pour les vacances d'été. Elle pense à celui qu'elle vient de quitter, un peintre qui ne peint plus, à son grand-père qui avait cessé de peindre lui aussi, et dans ses pensées se croisent les générations et les espaces.

**LA TRADUCTRICE** Traductrice et médiateuse littéraire, Camille Luscher traduit principalement des auteurs et autrices suisses (Arno Camenisch, Max Frisch, Eleonore Frey) et dirige la collection domaine allemand aux Editions Zoé où est paru cet automne *Révolution aux confins* d'Annette Hug. Elle évoque sur notre site son travail de traduction du texte d'Ivna Žic. [co](http://www.ivna-zic.com)

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/articles/inedits](http://www.lecourrier.ch/articles/inedits)  
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation CErli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.